

**Entreprise** Depuis plus de vingt ans, cette petite société de production et de distribution indépendante, qui a su se diversifier dans l'édition musicale et de livres, réalise des documentaires au regard singulier, laissant la part belle aux paroles des gens du Sud.

## Le sacerdoce selon Laterit

Par Corinne Moncel

**B**ien sûr, ils y ont réfléchi. Mais pas bien longtemps. Quand le musicien malgache Charles Kely s'est retrouvé sans producteur, l'an dernier, les associés de Laterit productions n'ont pas hésité : le disque était prêt à sortir, ils ont dit « *banco!* ». Ce n'était pourtant pas leur métier : Laterit (1) est avant tout une société de productions audiovisuelles, et l'image, son credo. Mais voilà : les fondateurs, Marie-Clémence Paes, franco-malgache, et Cesar Paes, son mari brésilien, auxquels est venue s'adjoindre plus tard Agnès Contensou, fonctionnent au coup de cœur. Vingt-trois ans qu'ils ont monté Laterit, et ils n'ont jamais transigé sur ce point. Pas plus qu'ils n'ont dévié d'une conviction profonde : « *Il y a des richesses dans les traditions orales des pays du Sud qui n'existent plus ici. C'est ce que nous avons toujours voulu montrer* », s'enthousiasme Marie-Clémence Paes. Faire parler les peuples de leurs savoirs, de leur pays, donner à voir et entendre les « *faiseurs* » de cultures souvent méprisées, voire ignorées, parce que non écrites... En fin de compte, labelliser Charles Kely et, dans la foulée, organiser une série de ses concerts n'était pas si éloigné de la démarche



originelle. Même si éditions musicale et audiovisuelle ne relèvent pas des mêmes pratiques professionnelles, a pu expérimenter l'équipe. Qui n'en continue pas moins d'avancer, vaille que vaille, pour faire aboutir les projets lui tenant à cœur.

### ► Le casse-tête du financement

Dernier en date : le documentaire *L'Opéra du bout du monde*, sixième film (hors captations) réalisé par César et Marie-Clémence Paes, qui vient d'être achevé. Cette variation filmée autour de *Maraina*, premier opéra de l'océan Indien créé par Jean-Luc Trulès et Emmanuel Genvrin, n'a pas été un long fleuve tranquille : six ans déjà que l'aventure a commencé, et l'étape de la distribution est encore à venir. Mais, comme à leur habitude, les Paes ont décidé d'aller



jusqu'au bout de leur passion, surmontant les préjugés et bataillant ferme pour trouver les financements. Préjugé sur l'œuvre elle-même : *Maraina* est un opéra métissant classicisme lyrique et musiques de l'océan Indien, composé par un Réunionnais noir, joué et chanté en grande partie par des Noirs. Sacrilège ! Mais, aussi, préjugé sur la forme qu'ils

ont adoptée – comme dans leurs précédents opus – : « *Un film hybride, à la fois musical, historique et politique, là encore rencontre entre tradition orale et tradition écrite. Cela dérouté les gens de la télévision : ils ne savent pas dans quelle case nous mettre* », déplore Marie-Clémence Paes. C'est pourtant de l'engagement d'une chaîne télévisée que dépend, en



Photos : Laurent Productions

France, l'obtention des aides au financement... Le refus est souvent cruel pour la plupart des créateurs, témoigne la productrice : « *Faire un film, c'est une nécessité qui va bien au-delà du fait de se battre pour se retrouver dans une case de programmation ; cela a un rapport avec la vie.* » Il faut beaucoup d'énergie et ne jamais être à court d'idées pour continuer dans ces conditions. Un vrai sacerdoce. Mais, aussi, un acte de militantisme revendiqué quand beaucoup, en France,

continuent de renvoyer les gens du Sud à leur image de « sauvages ». À l'instar de ce qu'a déclaré le ministre de l'Intérieur Claude Guéant, début février : « *Toutes les civilisations ne se valent pas.* » L'affirmation fait bouillir Marie-Clémence Paes. Car si Cesar et elles se sont lancés dans la réalisation et la production de documentaires, en 1988, c'était précisément parce qu'ils ne supportaient plus de voir les représentations condescendantes que l'on donnait de leur pays : « *Sur*

*Madagascar, c'était soit la pauvreté absolue, soit le documentaire animalier. Ça n'a pas beaucoup changé d'ailleurs, même si le discours s'est déplacé sur l'environnement. Quant au Brésil, on y parlait toujours des enfants des rues. C'était presque devenu un film de genre !* » Totalement frustrant pour le couple qui avait – et a toujours – envie de partager un regard différent sur leurs deux univers, dont le point commun est la tradition orale. À l'époque, Cesar, autodidacte installé à Paris, filme pour les télévisions japonaise et brésilienne. Marie-Clémence termine ses études au Celsa, école de communication cotée dans la capitale française.

À g., Marie-Clémence Paes, César Paes et Agnès Contensou, la fine équipe de Laterit.

Les deux premiers ont réalisés « *L'Opéra Maraina* » (en ht à g.) et « *Angano, Angano...* », documentaire multiprimé.

Plutôt que d'accepter la situation professionnelle confortable qu'on lui propose à l'issue de son cursus (« *je savais qu'une fois en place, il serait difficile de renoncer* », se souvient-elle), elle préfère l'appel du désir. Le couple part à Madagascar et réalise son premier film, *Angano...* *Angano, nouvelles de Madagascar*, qui raconte la culture malgache à travers les contes du pays Mahafaly, dans le Sud. ➔

**UN ACTE DE MILITANTISME REVENDIQUÉ, UN REGARD GÉNÉREUX, UN DÉVOUEMENT QUI RESTE INTACT.**

## Mahaleo, paroles et musique

« Nous ne chantons pas pour dire : "Le soleil est là, c'est joli". » Parmi les sept fondateurs de Mahaleo, Dama donne le ton. Groupe phare de la scène malgache, cet orchestre de médecins, sociologues et chirurgiens, dont le nom veut dire « libre, indépendant », dans la langue de l'île Rouge, fait l'unanimité à Madagascar où les gens, toutes ethnies et générations confondues, connaissent par cœur leurs chansons. Dans cet ouvrage, qui fascine d'emblée, Fanny Pigeaud a voulu percer le secret du succès du « phénomène Mahaleo, monument de l'histoire musicale malgache depuis 1972 ». Elle est partie à la rencontre de ses membres, avec lesquels elle s'est longuement et à plusieurs reprises entretenue. Et a accompli sa mission.

À travers les récits qui se dénouent avec une finesse et une conviction partagées, sans langue de bois ni redondances superflues, on découvre comment les musiques populaires tirent leur puissance expressive en brossant un portrait de société ouvert à la critique, parfois radical, dans le sens meilleur du terme. Les *jomaka*, petits voleurs réunis en sortes de confréries, les tireurs de pousse-pousse, le *kat'mi*, sans-abri qui fouille les ordures pour vivre, retrouvent leur dimension humaine et de solidarité dans les textes traversés par une poésie subtile, simple.

Dans leurs existences fragmentées se lève, brillant dans l'éclat des mélodies épurées, le chant des Mahaleo, « chant de l'île dans le vertige de la houle, danse des solitudes, au lointain, des peuples, des révolutions ». Poignant et instructif – l'histoire politique de Madagascar y est retracée jusqu'aux événements récents –, le livre de Fanny Pigeaud, qui inaugure les Éditions Laterit, avec *Trances, divagations et délires*, de Latimer Rangers, est aussi un voyage dans la culture d'un peuple aux origines disparates, qui a refusé l'usage d'une langue étrangère pour communiquer. ■ Luigi Elongui

► *Mahaleo, 40 ans d'histoire(s) de Madagascar.*

Entretiens avec Fanny Pigeaud. Éd. Laterit, 464 p, 23 euros.

Les Paes n'ont pas la moindre envie de s'épuiser à convaincre des producteurs frileux pour financer leur démarche singulière ; ils trouvent plus simple de fonder leur propre structure. Ils ont raison : *Angano... Angano* obtient plusieurs prix internationaux et est acheté

par un grand nombre de télévisions du monde. Vingt ans après, il est toujours demandé, contribuant aux ressources



de la société. Suivront d'autres documentaires, aussi peu aisés à réaliser qu'ils se démarquent par leur originalité : *Aux guerriers du silence*, un regard croisé sur des peuples en Laponie et au Brésil ; *Le Bouillon d'Awara*, qui narre la société guyanaise à travers un plat ; *Saudade do Futuro*, ou Sao Paulo dévoilée par ses poètes des rues ; *Mahaleo*, où l'on découvre Madagascar à travers l'engagement du légendaire groupe éponyme... Tous sont primés et font le tour du monde. Laterit coproduit aussi, et distribue des documentaires angolais et mozambicains dans sa boutique <sup>(1)</sup>.

Malgré les succès, le financement des films reste toujours un chemin de croix. « Peu à peu, on a décidé d'aller plus vers le cinéma, rapporte Marie-Clémence. Contrairement à la télévision, les films bénéficient de plusieurs critiques dans la presse ; on sait qu'ils existent, ils font leur vie. » Laterit peut aussi sortir des produits dérivés qui contribuent à leur pérennité : cassettes VHS puis DVD, CD des bandes originales des films, une dernière activité qui a d'ailleurs conduit les Paes à se lancer dans la captation de spectacles vivants.

Le piratage met aujourd'hui quelque peu à mal ce modèle. Et il faut toujours se battre, souvent à armes inégales. « Nous faisons un cinéma de recherche, écrit à partir du réel, mais on occupe les mêmes écrans que les fictions produites pour le divertissement, qui

bénéficie d'une machine promotionnelle énorme », constate Marie-Clémence. Pas question, pour autant, de renoncer : « Nous devons trouver les petits ruisseaux pour survivre à côté du mainstream. » Ni, non plus, de s'enfermer dans une diffusion confidentielle : « On veut plaire au grand public, montrer nos films sur les places publiques, comme on l'a fait avec succès avec *Saudade do Futuro*, au Brésil. »

### ► Une structure plurielle

Laterit productions continue donc d'innover en multipliant les partenariats et en songeant à un modèle innovant de commercialisation/diffusion sur Internet. La société se diversifie aussi : outre la diffusion de disques et de livres – notamment pour enfants, qui marchent très bien –, elle s'est lancée dans l'édition en publiant ses propres ouvrages. Leurs deux premiers titres ont paru en décembre 2011 : *Trances, divagations et délire*, de Latimer Rangers, et *Mahaleo, 40 ans d'histoire(s) de Madagascar*, un livre composé d'entretiens menés par la journaliste Fanny Pigeaud (voir encadré). L'édition de « vrais » livres, un paradoxe à l'heure du tout numérique ? Pas du tout, sourit Marie-Clémence : « Avec le livre, nous ne sommes pas dans la même économie du film, très cher, ou du CD, sinistré. Nous voulons éditer un bel objet à coût raisonnable, que nous associerons plus tard au DVD. » Les idées fusent, le dévouement reste intact. ■

« NOUS VOULONS MONTRER LES RICHESSES  
IGNORÉES DES CULTURES ORALES ».

<sup>(1)</sup> Laterit productions, 9 rue de Terre-Neuve, 75009 Paris. Toutes les références citées dans cet article sur [www.laterit.fr](http://www.laterit.fr).